

HIBAKUSHAS OPPENHEIMER

le destin des parias

Bernadette Richard



PERSONNAGES

Les Hibakushas

Myeko Nakazava : irradiée à Hiroshima

Yasuo Sakamoto : médecin, irradié à Hiroshima

J. Robert Oppenheimer : physicien, « père » de la bombe atomique

Myeko Nakazawa : Caroline Althaus

Yasuo Sakamoto : Yves Robert

J. Robert Oppenheimer : Emmanuel Moser

Jouée à L'Atelier du Grand Cargo, La Chaux-de-Fonds les 31 mars
et 1^{er} avril 2023

PARTIE I

SCÈNE I

Oppenheimer. - Il n'y a pas de coupable... Ni victimes ni bourreaux... Seul, le cheminement implacable du destin.

Myeko. – Pourquoi tu lui parles, Yasuo ? Renvoie ce monstre à son néant.

Yasuo. – Il n'y a pas de néant, petite sœur des cendres, pas de fin, pas de début... Nous devons pardonner, ici et maintenant.

Myeko. – Tu te trompes, Yasuo. Tout a été détruit, exterminé. Les ventres ouverts, les chairs écartelées, les viscères éparpillés, le sol noirci, la charpie des corps, les bouillons de sang, la viande humaine calcinée.

Yasuo. – Il est nécessaire de se souvenir, Myeko. Mais le pardon est le suprême sacrifice.

Myeko. – Je n'ai jamais pu me pardonner l'abandon de ma fille, qui gémissait dans les décombres... Comment veux-tu que je pardonne ?

Yasuo. – Le temps des regrets et de la haine est fini, Myeko. Le peu qui me reste à vivre sera consacré à t'apaiser. Tu as dépensé tant d'énergie durant cinquante ans pour que le peuple n'oublie ni les atrocités ni les Hibakushas.

Myeko. – Toi tu as quelque chose à me dire...

Yasuo. – Tu n'as pas abandonné ta fille. Ota ne hurlait pas, elle était déjà morte.

Myeko. – Comment tu sais ? Tu n'as rien dit ? Laisse-t-on une amie dans la souffrance durant un demi-siècle ?

Yasuo. – Je t'ai vue à l'hôpital, j'ai compris que la haine te porterait. Je savais, tu serais là pour les victimes de la bombe... Si j'avais avoué la vérité, tu n'aurais pas lutté pour survivre. Le sort des Hibakushas n'aurait pas été le même, ils avaient besoin de toi.

Myeko. – Moi, le glaive de la justice... C'est comme ça que tu me voyais ? Ota, mon enfant, pensant honorer ta mémoire, je me battais pour aider les autres... Ota... Morte.

Yasuo. – La vérité est cruelle...

Myeko. – Je suis morte le 6 août 1945 à 8 heures 15. J'avais 25 ans.

Yasuo. – L'éclair t'a privée de la vue, ta maison était rasée. Ta fille transpercée par un pieu en bois, clouée au sol, morte. De toute façon, elle était carbonisée.

Myeko. – Elle n'a pas souffert... En avouant la vérité, tu croyais que j'apprendrais à pardonner... Jamais je ne pardonnerai, jamais. L'ultime goutte de mon sang sera l'encre de la colère crachée sur les murs de la nouvelle Hiroshima.

SCÈNE II

Yasuo. – Cinquante ans ont passé, je n'ai rien pu faire pour la délivrer de son supplice... Comme tous les Hibakushas, elle traîne la mémoire de ce jour funeste. Chacun de nous s'arrange. Il y en a, comme elle, qui se battent, d'autres choisissent le silence... J'ai eu de la chance, je n'ai affronté et soigné que les brûlures qui ont ravagé mon corps et mon visage... À côté d'un enfant qui meurt près de soi, je suis un détail insignifiant. Tout cela a été mon grand enseignement, j'ai mieux compris les patients... Ce malheur m'a aidé à poser des diagnostics rapides et précis... Je me suis endurci, Little Boy a modifié mon esprit, tandis que ma fleur des cendres refusait d'oublier... Myeko, mémorial vivant des deux villes martyres. Personne ne psalmodie comme elle le chant funèbre d'Hiroshima.

SCÈNE III

Myeko. – Les Yankees façonnent le destin à leur guise, toi tu acceptes.

Yasuo. – Peut-être qu'à ce moment-là, ils ont cru écrire l'Histoire... Mais répondre à la tragédie par l'hostilité ne servirait qu'à nous enfoncer dans l'ignominie. Il faut pardonner.

Myeko. – Moi vivante, je les dénoncerai. Le monde entier oublie, le Japon en premier nous a reniés. Si l'occasion m'était donnée de leur faire payer le mal qu'ils nous ont infligé, je n'hésiterais pas...

SCÈNE IV

Yasuo. – Nous étions à genoux. Question de mois, de semaines, peut-être de jours... La reddition était actée, la victoire revenait à la puissante Amérique. Le Japon jeté au bas de son piédestal n'a eu

droit à aucun des égards dus aux vaincus. Il fallait tester les effets inconnus de la bête atomique : uranium pour Hiroshima, plutonium pour Nagasaki... Imaginant l'entrée en guerre de l'URSS contre le Japon, Truman s'est empressé de passer aux essais sur le terrain... Il s'agissait d'une guerre mondiale. Il devait prouver au monde la supériorité du peuple américain, 400.000 vies en quelques secondes, des centaines de milliers d'Hibakushas affrontant la mort lente au cours des décennies. Rien n'entraîne en ligne de compte face au défi que l'Amérique voulait relever... On appelle ça un génocide... Je le répète, il ne faut pas appliquer la loi du talion... Suis-je naïf ? Peut-être lâche ? Je ne puis me résoudre à la violence comme réponse à l'hécatombe... Quant à lui, je ne vais pas le renvoyer à son néant comme le souhaite Myeko... Nous devons parler, il ne reste que ça... Les mots...

Oppenheimer. – « À Los Alamos, il avait toujours été évident que les bombes seraient utilisées. La décision était contenue dans le projet Manhattan* ». Personne n'imaginait son fabuleux pouvoir de destruction.

Yasuo. – Je ne devrais pas lui parler, le renvoyer à son néant... Myeko a raison... J'éprouve de l'empathie pour lui comme pour les Hibakushas. Lui aussi a été victime... Il a été surpris par le cours de l'Histoire, par des forces politiques qui nous dépassaient.

SCÈNE V

Myeko. – Yasuo, nous existons, enfin ! Nous existons.

Yasuo. – Que se passe-t-il petite sœur ?

Myeko. – 6 août 1945, 9 août 1945, Hiroshima, Nagasaki précipitées vivantes dans la pire des abjections, cinquante ans de combat s'ajoutent à l'épreuve du nucléaire, la guerre du silence, le rejet des martyrs, les Hibakushas mis à l'écart, le mépris... L'injustice vient de prendre fin.

Yasuo. – Mais enfin, de quoi tu parles, Myeko ? Explique-toi.

Myeko. – Une lettre de l'Empereur, le coursier impérial l'a remise au groupe des Hibakushas.

Yasuo. – Ne plaisante pas avec l'Empereur.

Myeko. – Je ne plaisante pas, Yasuo... Tu n'y croyais pas, n'est-ce pas? Eh bien, c'est écrit là... Nous avons obtenu les garanties de l'Empereur : désormais le gouvernement prendra en charge l'intégralité des soins médicaux des Hibakushas jusqu'à leur dernier souffle. Lis, c'est écrit... L'Empereur a signé. Son auguste main assure la reconnaissance.

Yasuo. – Tu arrives au bout de tes peines, Myeko. Tu peux maintenant concentrer tes forces sur le pardon.

Myeko. – Pas ça ! Notre persécution ne doit pas rester impunie. La Loi du Talion doit être appliquée.

Oppenheimer. – Les temps ont changé... On ne se venge plus, on argumente en vue d'un compromis.

Myeko. – Fais taire cette incarnation de *Genbaku*... La bombe atomique, pas de pire monstre, même dans les légendes. Si tu n'agis pas, je trouverai un moyen de brûler jusqu'à son image.

Oppenheimer. – Elle a perdu la tête.

Myeko. – Je suis la lucidité incarnée.

SCÈNE VI

Yasuo. – Expérimenter la bête ne suffisait pas... Encore fallait-il étudier les effets des radiations sur les survivants. Ils sont venus observer notre combat contre la mort. Ils étaient là, alignés, emmaillotés dans leurs blouses blanches, registres, crayons, appareils photo. Pas un mot d'excuse, pas de soins prodigués... Seul l'état des choses retenait leur attention. Ils observaient, classaient, cataloguaient les effets des radiations sur les corps qui se décomposaient. Dans le domaine nucléaire, Hiroshima et Nagasaki représentaient les terrains d'études les plus performants, en prise directe avec le réel. Le Japon vaincu a laissé faire... Le gouvernement a même proposé que des médecins japonais étudient l'effet des radiations avec eux. Parmi nous, certains se sont révoltés, nous avons été évincés. Les Américains ont donné l'ordre de nous taire, bâillonnant nos questions avec les atrocités commises par l'Armée impériale en Chine... Ils prononçaient avec dégoût des mots que nous ne comprenions pas... Unité 731, ils disaient, la sinistre Unité 731... Je ne savais pas de quoi ils parlaient. Aucun des Hibakushas ne comprenait les paroles des Yankees. Il a

fallu attendre vingt-cinq ans après La Guerre pour que les Japonais découvrent l'Unité 731... L'Empereur lui-même n'était pas au courant... Unité 731, une litanie censée nous réduire au silence et nous faire accepter leur brutalité...

Oppenheimer. – Le cœur du débat, Yasuo : il n'y a pas de coupable... Ni victimes ni bourreaux... Il n'y a que le cheminement du destin.

Yasuo. – Ils ne peuvent s'empêcher de revenir sur les lieux du crime... Lui ou un autre. Nous sommes des sujets d'étude.

SCÈNE VII

Myeko. – Je voudrais savoir pourquoi Yasuo accepte de discuter avec le père de *Genbaku*, lui-même devenu *Genbaku* au regard de l'Histoire... Cher Yasuo, défiguré... Resté fidèle à lui-même, à l'écoute des autres, modeste, généreux... Il veut toujours tout comprendre, tout expliquer, pardonner les pires exactions... Je lui en veux quand il parle avec ce type de la bombe... As-tu oublié les semaines de détresse traversées ?... Bleu... Bleu à l'infini... Le ciel comme une mer tiède où flottaient les senteurs de l'été, mon jardin, l'ivresse des fragrances, les fleurs plantées au printemps. J'ai frémi devant cette harmonie... J'ai appelé ma fille, je voulais partager avec elle cette douceur... Je l'ai vu, le B-29, mais on ne s'en souciait plus trop, ils ne bombardaient pas... Rien ne pouvait troubler une sérénité si puissante... Je vais chercher Ota... L'éclair me jette à terre, l'explosion... L'air livide devient éblouissant, une masse de métal incandescente. Le soleil, figure d'astre maladif, terne, sans couleur... Un coup de tonnerre, une violence inouïe - (*elle murmure*) *Pika Don*, ce double son et le rideau noir. Dans le tourbillon du cauchemar, je vois Monsieur Nishioka, mon voisin, il passe devant la maison, me salue... Son ombre en mouvement est projetée par la lumière, elle s'imprime contre le mur, presque aussitôt tout part en fumée... Mes yeux entrent dans la nuit... J'ai appelé Ota... Ota... Tu étais morte.

SCÈNE VIII

Yasuo. – J'aurais dû vous demander la raison de votre présence ici. Les scientifiques sont des apprentis sorciers, j'ignorais qu'ils étaient des voyeurs... Vous venez assister à notre crépuscule ?

Oppenheimer. – Vous ne comprenez pas, mon ami, comme la plupart des citoyens ordinaires... Les Américains ne valent guère mieux, rassurez-vous. Vous parlez d'apprentis sorciers... Quand les premiers inventeurs ont créé la roue, nos ancêtres ont bénéficié de cette évolution. La pénicilline n'a reçu que des ovations... Un jour l'électricité est arrivée, elle a suscité la peur. Aujourd'hui, elle est incontournable.

Yasuo. – Vous ne m'expliquez pas le pourquoi de votre séjour parmi nous.

Oppenheimer. – La curiosité.

Yasuo. – Le voyeurisme, les remords peut-être...

Oppenheimer. – Nous avons découvert la fission de l'atome, les implications en médecine sont innombrables... Vous parlez de remords ?

Yasuo. – « Maintenant, nous sommes tous des salauds...* » Ça vous rappelle quelque chose ?

Oppenheimer. – Les paroles d'un collègue après les premiers essais... Un instant de faiblesse...

Yasuo. – Vous en connaissiez donc la puissance.

Oppenheimer. – Sans en mesurer les effets sur un objectif stratégique. Nous nous sommes investis corps, âme et pensées dans la création de cette nouvelle arme afin de la maîtriser avant les ennemis de l'humanité. Si les nazis l'avaient possédée, c'en était fait du monde libre.

Yasuo. – Vous omettez l'essentiel.

Oppenheimer. – L'essentiel ? ... Éviter l'asservissement du monde.

Yasuo. – Docteur, vous réécrivez l'Histoire selon vos désirs.

Oppenheimer. – Décidément, vous ne voulez pas comprendre. La démonstration de l'efficacité de l'arme nucléaire devait... Provoquer la paix.

Yasuo. – Une raison pour en sacrifier des centaines de milliers, du moment que leur peau était jaune, leurs yeux bridés.

Oppenheimer. – Nous avons évité une hécatombe parmi nos soldats.

Yasuo. – Vous vous mentez à vous-même, Docteur Oppenheimer. Les Services de Renseignements américains savaient que le Japon était exsangue. La question n'était pas là, du moins pas pour vous, les atomistes. C'est l'ivresse de la découverte qui vous fascinait.

Oppenheimer. – « Les hommes de science, comme les artistes, vivent sans cesse au bord du mystère, enveloppés de mystère : comme critère de leur force créatrice, ils ont toujours poursuivi l'harmonisation des concepts révolutionnaires et traditionnels, l'équilibre entre la nouveauté et la synthèse, le désir d'instaurer un ordre au moins partiel dans le chaos général.* »

Yasuo. – « *L'ordre dans le chaos* », il faut oser... Si nous parlions du règne de la terreur froide... Curieux euphémisme pour évoquer des temps dominés par un engin qui dégage la chaleur de mille soleils !

Oppenheimer. – On ne peut pas discuter avec vous...

Yasuo. – Et vous, savants, n'avez qu'une devise : la fin justifie les moyens.

Oppenheimer. – Ces accusations ne me concernent pas... Le sort de l'humanité était entre nos mains.

Yasuo. – Cette arrogance dissimule votre drame, Docteur. Vos rapports d'homme de science avec l'État.

Oppenheimer. – L'État s'arroge les droits dont il a besoin pour mener les affaires publiques. Je me suis toujours abstenu de me mêler de politique.

Yasuo. – Docteur Oppenheimer, vous avez renié vos convictions communistes, dénoncé un ami... Ce sont des actes politiques.

Oppenheimer. – Vous ne savez rien des pressions que j'ai subies.

Yasuo. – Je sais tout... Mais pourquoi vous êtes-vous finalement opposé aux recherches concernant la bombe H ?

Oppenheimer. – Je rêvais d'être écrivain... Je suis devenu la mort.

SCÈNE IX

Oppenheimer. – Bon nombre d'atomistes s'opposaient au bombardement du Japon et l'ont fait savoir à la Maison-Blanche... D'autres demandaient une démonstration devant la communauté internationale. Il n'était pas dans les attributions des chercheurs de

Los Alamos d'influencer le Gouvernement afin qu'il expédie *Little Boy* et *Fat Man* sur des cibles japonaises ou qu'il renonce. Washington penchait pour une démonstration sur le terrain... Les essais se sont déroulés dans le désert du Nouveau-Mexique... J'ai approuvé l'idée de l'expérience sur des villes japonaises, je n'imaginai pas le désastre. Après la Guerre, je me suis opposé au développement de la bombe H.

Myeko. – Qu'a dit le père de *Genbaku* puisque tu t'entêtes à poursuivre le dialogue ?

Yasuo. – Il affirme que les hommes de science n'ont pas à se mêler des affaires publiques.

Myeko. – Les savants se prennent pour des dieux, sans qui l'avenir du monde ne saurait être gravé dans la pierre du temps.

Yasuo. – Il est de bonne foi, c'est un physicien.

Myeko. – Il se moque de toi... De nous tous.

SCÈNE X

Yasuo. – Après la Guerre, le Japon voulait se défaire de sa mémoire atomique. Hiroshima et Nagasaki ont été nettoyées, reconstruites, les Hibakushas considérés comme les parias d'une société en plein essor économique. Rejetés, humiliés, subissant les pires affronts, les Hibakushas ont appris à se taire, à se cacher. En affichant leur état, ils rappelaient au Japon son infamie, sa défaite. Très affaiblis dans un pays en pleine expansion, les irradiés se sont terrés comme des bêtes malfaisantes, seuls, sans travail, se contentant d'occupations misérables. Comme si les maladies endémiques et les angoisses qu'ils affrontaient en silence ne suffisaient pas, ils subissaient la mauvaise conscience de s'être trouvés au mauvais endroit.

Oppenheimer. – Dans les moments de doute, je relisais les textes de la Bhagavad-Gîtâ, les propos de Vishnou : « *Je suis la mort qui emporte tout, la source des choses à venir** ».

Myeko. – De « *la source des choses à venir* », le fiel a coulé, abreuvant la course aux armements.

Oppenheimer. – Je ne suis en rien responsable de la course à l'armement nucléaire.

Yasuo. – Je me demande, docteur, si vous n'avez pas pactisé avec le diable. Une chose est sûre : il ne vous a pas apporté la paix.

Oppenheimer. – Je n'ai conclu aucun pacte avec personne. Les scientifiques ne sont que scrupules, éthique, objectivité, impartialité. La substance de notre travail est sans cesse expérimentée, vérifiée, répétée. Le hasard est banni de nos préoccupations.

Yasuo. – Oh, bien sûr, savants et atomistes, objectifs et philanthropes... Je n'y aurais pas songé... Pris dans l'urgence de la guerre, je veux bien croire à votre profession de foi, protéger le monde, vous avez vu le résultat...

Myeko. – J'irai profaner sa tombe, incendier ses restes, afin que jamais plus ne lui vienne l'envie d'œuvrer au bien-être de l'espèce humaine.

Oppenheimer. – Rassurez-vous Myeko... Personne ne se recueille sur ma tombe, personne ne l'insulte. Mes cendres ont rejoint l'Océan.

Yasuo. – Docteur, de la part de Myeko, ce sont des mots. Elle a banni la réalité du temps présent. Elle a atteint un stade d'immortalité... Hormis ce qui touche aux Hibakushas, les questions quotidiennes ne présentent plus d'intérêt pour elle. Votre suffisance apparaît comme un voile noir posé sur le combat qu'elle mène depuis cinquante ans.

Oppenheimer. – Vous aussi, vous me détestez ?

Yasuo. – Par moments... Je ne vous déteste pas, je vous plains.

Oppenheimer. – Votre ignorance est si grande.

Yasuo. – Sans doute, Docteur, sans doute. J'ai réalisé au cours des années que les Hibakushas étaient considérés comme un matériau brut à disposition de la recherche.

Oppenheimer. – La science a des appétits d'ogresse... Les États font peu de cas de l'espèce humaine, vous en savez quelque chose.

Yasuo. – Voilà qui nous rapproche.

Oppenheimer. – Vous faites allusion à ce procès de 1954... Brisé... J'ai été brisé, humilié... Vous, niés par vos concitoyens.

Yasuo. – Curieuse parenté entre le bourreau et les victimes.

SCÈNE XI

Myeko. – Ils ont rendu possible la destruction du monde. Par les flammes dans lesquelles la civilisation a été précipitée, j'alimente le brasier de la haine, que nul n'oublie l'apocalypse. Je veillerai à ce que le nom des atomistes reste à jamais synonyme de charogne.

Oppenheimer. – Combat perdu, Myeko, les forces nucléaires se sont répandues tous les continents.

Yasuo. – Croyez-vous réellement que les savants puissent continuer à créer des monstres dans les laboratoires pour ensuite s'en laver les mains ? La science a des comptes à rendre.

Oppenheimer. – Laissez la science aux scientifiques.

Yasuo. – Toujours cet élitisme.

Oppenheimer. – Il n'est pas question d'élitisme. En 45, le peuple américain nous a suivis.

Yasuo. – Il était manipulé.

Oppenheimer. – C'est faux... À partir de 44, nous savions que les nazis étaient très avancés dans le domaine de la recherche nucléaire.

Yasuo. – Vous avez pensé au Japon, pas à l'Allemagne ?

Oppenheimer. – En mai, sa reddition était signée, l'Europe libérée. La guerre se poursuivait dans le Pacifique. Selon les États-Majors, les combats classiques auraient tué des centaines de milliers d'Américains. La bombe s'imposait.

Yasuo. – En somme, un calcul de probabilités...

SCÈNE XII

Myeko. – J'ai peur, Yasuo.

Oppenheimer. – Ses craintes sont fondées, le pire est à venir.

Yasuo. – T'alarme pas, petite sœur.

Myeko. – Je redoute le pouvoir du dragon *Genbaku*. Je sens peser sur nous la détermination de son âme damnée.

Yasuo. – Il est mort, Myeko, ne subsiste de lui que son nom.

Myeko. – Au contraire, il est bien vivant. Lui ou un autre de son espèce. Il reviendra nous harceler, nous ou d'autres ingénus. Demain, dans un mois, dans un an... Il suffit d'un instant d'inattention et *Genbaku* dévore sa ration de macchabées.

Oppenheimer. – Mon intention est de vous mettre en garde.

Yasuo. – Nous mettre en garde... Vous n'êtes plus rien, Docteur.

Oppenheimer. – Parmi les recherches auxquelles se livrent les hommes de science dans les laboratoires, il y a de quoi vous anéantir avant même que vous ayez imaginé le danger...

Yasuo. – Nous avons déjà payé, Docteur, notre contribution a bouleversé la face du monde en quelques fractions de seconde.

Myeko. – Tu l'as entendu, Yasuo, nous serons sacrifiés, encore et toujours.

Yasuo. – C'est une image, Myeko. Nous nous acquittons encore d'une dette qui appartient à d'autres.

Myeko. – Nous n'aurons jamais fini de mourir.

Yasuo. – Quand nous aurons pardonné, le démon *Genbaku* disparaîtra de nos cauchemars. Ce n'est qu'un mirage.

Oppenheimer. – Myeko a raison, demain un autre prendra ma place. De nouvelles victimes marcheront vers les abattoirs de l'Histoire, le prix à payer pour un monde meilleur.

Myeko. – Yasuo, la puissance nucléaire ne s'est pas arrêtée à Hiroshima et Nagasaki.

PARTIE II

SCÈNE I

Myeko. – Il y a longtemps que nous n'avons pas revu l'ogre... Yasuo, mon frère, penses-tu qu'il soit retourné à son néant ?

Yasuo. – Je le souhaite, Myeko... J'en doute. Il doit macérer dans ses tourments.

SCÈNE II

Myeko. – Depuis qu'il a disparu, je suis tranquille... Je m'occupe de nous et des Hibakushas sans devoir affronter cet Oppenheimer, reflet vivace du crépuscule.

Yasuo. – Ma petite rescapée, toujours attentive à la misère.

Myeko. – Tu es sombre, Yasuo. Que se passe-t-il ? Toi aussi tu t'es dévoué auprès des malades. Tu as mérité de te reposer un peu.

Yasuo. – Je suis si vieux, Myeko. Tu continues de nous aider... Je remue des pensées malsaines.

Myeko. – Qu'est-ce que tu racontes ? Pas si vieux : à peine cinq ans de plus que moi. Tu veux retrouver l'élan de la jeunesse ?

Yasuo. – Une potion magique ?

Myeko. – Si on se mariait ?

Yasuo. – Nous deux ?... N'y pense pas, tu es ma sœur rescapée des cendres.

Myeko. – Nous ne sommes pas frère et sœur, Yasuo. Nous sommes restés amis à cause des radiations. Nous craignons toi et moi qu'une union engendre des enfants handicapés mentaux ou physiques.

Yasuo. – Tu espères que le mariage efface les années. Je vais me retrouver jeune, beau... 30 ans... Juste avant la bombe.

Myeko. – Il y aurait une grande fête avec des amis... Puis Paris, voyage de noces.

Yasuo. – Pas besoin de nous marier pour aller à Paris... Et nous n'avons plus d'amis, Myeko, le mal les a tous emportés. Il ne reste que quelques Hibakushas en colère.

Myeko. – J'aurais voulu avoir un époux à moi... C'est idiot, je sais. J'ai eu l'enfant, l'homme avait caché qu'il y avait une autre femme... J'ai affronté le déshonneur. Ota m'a été enlevée pour me punir.

Yasuo. – Si tu le désires vraiment, on se marie... Viens vivre à la maison.

Myeko. – Non, je suis attachée à ces pièces, à mon jardin...

Yasuo. – Tu vois, déjà une scène de ménage avant même la cérémonie.

Myeko. – Tu as raison, peut-être vaut-il mieux rester amis. Tu dois me promettre de ne plus te sentir vieux.

Yasuo. – Myeko: j'ai accumulé tant d'années... Un demi-siècle à me voir avec ce visage hideux.

Myeko. – Il n'y a pas de laideur chez toi, Yasuo. La bonté de ton âme l'a effacée. On ne voit que la tendresse de tes yeux.

Yasuo. – Myeko... Je voudrais pleurer... J'en suis incapable, mon corps ne fabrique plus de larmes. Je suis sec, aride, le feu nucléaire a englouti la moindre goutte d'eau de mon organisme.

SCÈNE III

Oppenheimer. – Auriez-vous l'obligeance de me donner quelque chose à boire ?

Yasuo. – Vous êtes revenu ?

Oppenheimer. – Je ne suis jamais parti. J'observais. Vous devriez épouser Myeko.

Yasuo. – De quoi j'me mêle.

Oppenheimer. – Vous voulez bien me donner à boire ?

Yasuo. – Vous êtes mort, Docteur. Jusqu'ici, je n'avais jamais entendu dire que les fantômes souffrent de la soif.

Oppenheimer. – Mort... L'eau de l'Atlantique est salée, j'ai soif.

Yasuo. – Il m'arrive de penser que je m'en suis mieux sorti que vous.

Oppenheimer. – Vous songez à devenir centenaire ?

Yasuo. – Pourquoi pas ? Belle revanche sur les années de souffrance... Les radiations ne m'ont pas gratifié d'un cancer... Pas encore.

Oppenheimer. – En 66... J'ai compris que quelque chose était resté en travers de ma gorge.

Yasuo. – Psychanalyse de boulevard... Pas vous, Docteur. Vous fumiez trop.

Oppenheimer. – Je fumais trop...

Yasuo. – Le célèbre physicien Julius Robert Oppenheimer, père de la bombe atomique, réduit en cendres parce qu'il fumait trop.

Oppenheimer. – L'Histoire... Une suite de pages d'humour noir et de grossièretés.

Yasuo. – Vous avez gagné la guerre, Docteur, et perdu la bataille de votre existence.

Oppenheimer. – Il a fallu que je sois condamné par un cancer de la gorge pour entrevoir sa vanité. Au cours de mes dernières semaines, j'ai été obsédé par les images d'Hiroshima et de Nagasaki. Les boules de feu, la lumière blanche... La pluie noire... Je vous en prie, donnez-moi à boire.

Yasuo. – Comment désaltérer un macchabée ?

Oppenheimer. – Un peu d'imagination que diable. Improvisez ! Mimez, faites quelque chose. Cette soif est abominable, elle me dévore.

Yasuo. – Le boomerang de la justice. Les brûlés de ce mois d'août... Ceux qui n'avaient pas eu la chance de mourir dans les bourrasques de la fournaise, crevaient de soif... L'eau radioactive les tuait lentement. Ils avalaient les isotopes... À l'intérieur, les organes se désagrégeaient.

Oppenheimer. – Boire... Boire. De l'eau douce...

Yasuo. – Je dois vous avouer combien votre mort m'a rasséréiné il y a trente ans... vous finissez incinéré, vos cendres éparpillées dans l'océan. L'ironie du destin.

Oppenheimer. – C'était ma dernière volonté : mes cendres jetées dans l'Atlantique. Pas de mémoire.

Yasuo. – Avez-vous craint que votre sépulture soit vandalisée, Docteur ? Juif, communiste repent, papa de la bombe A, séducteur aimant les femmes, les voitures puissantes, la vitesse, les chevaux, la voile, la poésie. Palmarès honorable pour un seul homme.

Oppenheimer. – ... Docteur... je ne suis plus rien.

Yasuo. – Alors, allez-vous-en. Laissez-nous tranquilles.

SCÈNE IV

Myeko. – Il est revenu...

Oppenheimer. – Je n'avais pas disparu, nous devrions faire connaissance, Myeko.

Myeko. – Je peux tout supporter, mais pas lui, pas le vampire *Genbaku*.

Yasuo. – Ignore-le... Il est mort.

Oppenheimer. – Cette femme est malade.

Yasuo. – Malade de vous... Mais elle est vivante, elle.

Oppenheimer. – Je dois vous entretenir de quelque chose...

Yasuo. – Je vous écoute.

Oppenheimer. – Pas devant elle... Elle est trop émotive.

Myeko - Les Hibakushas exigent son effacement.

Yasuo. – Il est mort, Myeko, depuis trente ans.

Myeko. – Il faut fouiller les eaux de l'Atlantique, retrouver ses cendres, une à une, les exorciser, les brûler à nouveau. Les faire disparaître.

Oppenheimer. – Dans la Bhagavad-Gîtâ, le prince Arjuna l'affirme : « Tu es l'Impérissable, le suprême objet à connaître...* »

Yasuo. – Docteur, n'imaginez pas que vous avez été désigné parmi les morts pour insuffler la sagesse au peuple de la Terre !

Myeko. – Frère, je t'en conjure, cesse de t'entretenir avec lui.

Yasuo. – Il le faut Myeko, pour notre paix à tous. Laisse-moi seul avec lui.

Myeko. – Après avoir anéanti nos corps, il assassine nos esprits.

SCÈNE V

Yasuo. – Vous vouliez m’entretenir de quelque chose, Docteur ?

Oppenheimer. – Ne m'appellez plus Docteur.

Yasuo. – L'ironie procure un réel plaisir.

Oppenheimer. – Cher ami, l’ironie vous éloigne de la sagesse et de la paix.

Yasuo. – Pas de familiarité entre nous. Le seul lien qui nous unisse, ce sont deux bombes atomiques... C’est peu propice à l'amitié.

Oppenheimer. – Le ressentiment conduit vos pas, Yasuo.

Yasuo. – Les sentiers de la sagesse sont hérissés de ronces. J'ai bon espoir de l'atteindre un jour... J'ai le temps.

Oppenheimer. – Entendre ça de la bouche d'un octogénaire...

Yasuo. – Nous avons tant de vies devant nous... Docteur. Celle-ci, la suivante... Je finirai sage, soyez-en convaincu.

Oppenheimer. – La réincarnation... Vous croyez à cette bêtise...

Yasuo. – Vous réfutez la réincarnation... Par contre, que votre spectre croise mon chemin vous semble normal !

Oppenheimer. – Après la mort, les grandes affaires de l'humanité nous apparaissent sous un jour nouveau. Raison pour laquelle je voulais vous parler.

Yasuo. – Je vous écoute.

Oppenheimer. – Je ne sais par où commencer... C'est délicat.

Yasuo. – Que pourriez-vous dire qui puisse me choquer ? J'en ai tellement vu...

Oppenheimer. – Comprenez-moi bien, je ne veux que le repos, la tranquillité pour l'humanité...

Yasuo. – Le repos éternel.

Oppenheimer. – Je suis ravi de constater que nous trouvons un terrain d'entente.

Yasuo. – J'oubliais... Je ne peux même pas vous secouer ni vous gifler.

Oppenheimer. – Vous êtes ridicule.

Yasuo. – Simplement agacé. Précisez votre pensée.

Oppenheimer. – Je ne suis pas sûr que vous soyez prêt à entendre la vérité.

Yasuo. – Votre intelligence prodigieuse et votre éclectisme culturel vous ont éloigné des autres, vous avez compensé par l'arrogance, l'élégance insolente, le mépris qui dissimulait un adulte inachevé. Vous étiez si bilieux, si angoissé, que vous avez triché, menti, accusé un ami de façon si malhabile.

Oppenheimer. – Vous savez tout... Vous pouvez ajouter : maladroit, mal dans sa peau, trop conscient des enjeux... Vous ne dites jamais que j'ai été sensible à la pauvreté... J'ai financé les Brigades internationales qui luttait contre Franco... Le *Guernica* de Picasso hantait mes nuits... Peinture, littérature, philosophie... Proust a changé ma vie... Je ne voulais pas devenir la figure de la destruction.

Yasuo. – Vu votre fragilité affective, nous pouvons accorder des circonstances atténuantes à votre rôle macabre.

Oppenheimer. – J'ai aimé avec passion le travail à Los Alamos, mais j'étais torturé par le doute. La poésie qui avait bercé mes jeunes années me manquait... Le poids des responsabilités était trop lourd pour moi... Je n'avais pas le choix.

Yasuo. – Vous vous êtes trompé de vocation, c'était la poésie, votre destin.

Oppenheimer. – La recherche est en soi un univers poétique et puis on n'écrit pas deux fois « Les sanglots longs des violons de l'automne bercent mon cœur d'une langueur monotone...* ».

Yasuo. – Vous auriez créé de l'Oppenheimer, pas du Verlaine.

Oppenheimer. – J'ai créé de l'Oppenheimer.

Yasuo. – En effet, puissante créature que la vôtre. Vous étiez passionné de poésie française... Vous enfantez la bombe A.

Oppenheimer. – On ne fait pas carrière dans la poésie.

Yasuo. – Malgré votre coup de poignard dans le dos d'un ami, vous étiez acculé et... Peu courageux. Vous êtes un traître.

Oppenheimer. – Pensez ce que vous voulez... Je voulais... La paix. Je n'ai pas songé un instant qu'on s'en prendrait à lui. Toute cette affaire me dépassait. Il y avait des urgences, des priorités.

Yasuo. – Naïveté... Les scientifiques sont des individus dangereux.

Oppenheimer. – Je refusais d'admettre cette réalité.

Yasuo. – Vous ne m'avez toujours pas livré vos révélations.

Oppenheimer. – J'en suis incapable... Bientôt...

Yasuo. – Oppenheimer a des vapeurs.

SCÈNE V

Yasuo. – Une personnalité très complexe, cet Oppenheimer... Hautain, vulnérable, érudit, une intelligence hors du commun... Et cette crédulité... Une curiosité infinie... Tant de contradictions chez un seul homme... Je finirais par l'aimer... Voyons, mon vieux Yasuo... Tu ne vas pas succomber au syndrome de Stockholm.

Myeko. – C'est l'âge, mon frère. Tes facultés de jugement se désagrègent.

Yasuo. – Je m'interroge, fleur des cendres.

SCÈNE VI

Myeko. – J'avais senti l'urgence, neutraliser le démon. Je ne laisserai pas les sirènes de la science t'envoûter.

Yasuo. – Je ne lui donne pas raison, Myeko. En aucun cas. Je le contredis, je nie ses arguments, tu me crois ? Tu me fais confiance ?

Myeko. – Je te connais trop pour douter de ton honnêteté, Yasuo... Je connais ta bonté... Elle t'a souvent perdu... Je sais ton goût pour la rhétorique, ton attirance pour les originaux, les déséquilibrés...

Yasuo. – Ça n'est pas un malade mental.

Myeko. – Je sais, c'est plus grave, il arrive d'entre les morts pour plaider la cause de ces chiens. Ils ont réalisé l'arme absolue, tuer l'idée de l'humanisme... Yasuo, tu dois te méfier du pouvoir des mots.

SCÈNE VII

Yasuo. – Elle a raison, je dois me méfier des mots...

Oppenheimer. – La mort dévoile la face cachée des choses.

Yasuo. – Vous vouliez m'entretenir de quelque chose...

Oppenheimer. – Je voulais évoquer l'avenir de la planète...

Yasuo. – Un sujet qui vous est cher.

Oppenheimer. – Ne raillez pas.

Yasuo. – C'est de bonne guerre... Je vous écoute.

Oppenheimer. – On dit que j'étais un esprit pénétré... C'est écrit dans les livres d'histoire.

Yasuo. – Un esprit brillant, en effet. À Los Alamos, personne n'échappait à votre charisme.

Oppenheimer. – Vos considérations... Vos arguments ont fini par m'interpeller. Je dois le confesser : l'avenir de l'humanité me paraît sombre. Comment ai-je pu me laisser berné par leurs discours ?

Yasuo. – Vous mésestimiez votre passion pour la recherche, comparable, vous l'avez dit vous-même, à la démarche d'un grand créateur. Oppenheimer en artiste nucléaire !

Oppenheimer. – Depuis que mes cendres ont épousé les flots de l'Atlantique, j'ai eu des révélations. Vivants, nous sommes imperméables à la connaissance des réalités intangibles. Les philosophies orientales m'en avaient dévoilé des bribes... J'étais trop présomptueux, incapable d'abandonner mes certitudes au profit de ces vérités. Il est plus douloureux d'être mort que vivant, savez-vous ? Aujourd'hui, je sais mais il est trop tard...

SCÈNE IX

Yasuo. – On ne façonne pas la vie à partir des charniers de l'Histoire.

Oppenheimer. – J'ai cogité depuis ma disparition. L'unique solution à l'anxiété du monde, c'est la mort à grande échelle. Je regrette de ne pas avoir anéanti la planète...« *À tout être, la fin n'est qu'un commencement** ».

Yasuo. – Laissons de côté la poésie.

Oppenheimer. – Que devient notre petite mère courage ?

Myeko. – Mère courage est là, Docteur.

Yasuo. – Myeko, ma fleur des cendres, je te trouve apaisée.

Myeko. – Il a raison, Yasuo. Il faut en finir avec la grande illusion.

Yasuo. – De quoi parles-tu ?

Myeko. – L'illusion de la vie, Yasuo. Il faut en finir avec l'humanité. Elle n'atteindra jamais la sagesse. La lumière a brusquement percé les ténèbres.

Yasuo. – Je ne comprends pas... Que t'arrive-t-il ? Parfois tu me fais peur.

PARTIE III

SCÈNE I

Myeko. – En 1954, le maccarthysme a rattrapé Oppenheimer. Imaginez, il militait contre la bombe thermonucléaire, de quoi perturber les militaires et les politiques. Un procès évalua sa loyauté. Il n'avait rien d'un guerrier, Oppenheimer. Ses détracteurs ont retenu contre lui de sérieuses « *insuffisances de caractère* ». En 1931 déjà, on lui avait reproché son éclectisme intellectuel. On soutenait qu'il était impossible de mener de front physique nucléaire et poésie. La poésie est plus dangereuse que la fission, c'est avéré dans son cas... Pendant ce temps, je me battais pour la reconnaissance des Hibakushas.

Oppenheimer. – Je vous cherchais.

Yasuo. – Fichez-moi la paix... Assez discuté. Face à l'holocauste que vous avez provoqué, le mutisme s'impose. Dire que j'ai été subjugué par votre charme... C'est comme ça, n'est-ce pas, que vous avez soudé l'équipe du Projet Manhattan. Je croyais pouvoir vous pardonner... Je suis soucieux pour Myeko. Vos propos pleins de fiel ont éveillé en elle un maléfice bien plus mortel que *Little Boy*.

Oppenheimer. – Voyons tout cela calmement...

Yasuo. – Allez au diable... Si vous n'y êtes pas déjà dans votre enfer judéo-chrétien, vous voir crever sous mes yeux, un peu de justice face aux centaines de milliers de pantins carbonisés, épluchés vifs et hurlants, croisés au cours de cet abominable mois d'août. Quand ces atrocités cesseront-elles de me hanter ?

Oppenheimer. – Je suis mort, Yasuo. Que voulez-vous de plus ?

Yasuo. – Que votre illusion déserte mes cauchemars, que j'en revienne à la nostalgie qui berçait ma vie.

Oppenheimer. – Je suis le reflet de vos questions irrésolues.

Yasuo. – Le comportement de ma chère Myeko m'inquiète beaucoup. Elle n'est plus la même.

SCÈNE II

Oppenheimer. – Je ne vous ai jamais confié le drame des chercheurs, Yasuo... « L'un des caractères angoissants de la science est son irréversibilité* ».

Yasuo. – Vous vous consolez à bon marché.

Oppenheimer. – Vous comprenez parfaitement ce que je veux dire : en moi cohabitaient la froide lucidité du savant et les territoires inexplorés de la culture et de la nature. De la terrasse de mon appartement, j'observais la traque des coyotes pour la nourriture, les singes hurleurs qui s'aventuraient sur les toits. Les nuits d'insomnie m'ont permis de croiser des ocelots et des jaguarondis qui se faufilaient parfois jusqu'aux habitations. J'ai même aperçu des vols de jacanas noirs... Et je créais la bombe atomique.

Yasuo. – Je n'ai plus envie d'écouter. Nous n'avons rien à partager.

Oppenheimer. – Que faites-vous de notre destin commun ?

Yasuo. – Des mots.

Oppenheimer. – « *La renaissance est aux confins de la mort** ». La conclusion ? L'anéantissement de notre monde permettrait la renaissance de la planète.

Yasuo. – Et l'homme là-dedans ?

Oppenheimer. – L'homme... Relisez l'Histoire... La mort m'a révélé l'inutilité de toute action humaine. Nous devons en finir avec l'*homo sapiens*.

Yasuo. – L'affaire est close, Docteur... Plus solide moralement, vous auriez refusé de rassembler les hommes par qui l'Apocalypse est arrivée. La Guerre se serait terminée malgré vous, sans les charniers d'Hiroshima et de Nagasaki.

Oppenheimer. – Vous resterez là à attendre paisiblement la mort ?

Yasuo. – C'est une compagne à laquelle je suis habitué.

Oppenheimer. – Vous ne pouvez pas vous contenter d'assister bras croisés à la déliquescence du monde !

Yasuo. – La souffrance a installé en moi une forme de fatalisme. La seule chose qui m'importe, c'est que Myeko et moi-même

atteignons la paix. Je me fous de vos discours, Docteur, de vos états d'âme de macchabée, je me moque de l'état du monde...

Oppenheimer. – La question nucléaire a le vent en poupe...

Myeko. – Depuis le cinquantenaire des deux villes martyres, les médias apprêtent le sujet à toutes les sauces : puissance de feu par-ci, désarmement par-là, prises de bec entre les pays.

SCÈNE III

Oppenheimer. – Le sort des Hibakushas a fini par émouvoir la presse et les populations. Vous n'allez pas rester sans rien faire.

Yasuo. – Je ne veux plus vous écouter.

Oppenheimer. – Au nom des atomisés, de la souffrance endurée par les victimes de la bombe, il vous suffit d'afficher des positions tranchées auprès des gouvernements, des extrémistes, des partisans d'une guerre totale... On vous suivra...

Yasuo. – Est-ce Vishnou qui vous souffle pareil acharnement à la destruction ? Je ne reconnais plus l'homme raffiné de Los Alamos.

Oppenheimer. – Vous ne reconnaissez plus personne, cher Yasuo... Myeko elle-même vous échappe.

Yasuo. – Myeko, où es-tu ?

Oppenheimer. – Yasuo, je m'adresse à vous. Vivant, vous pouvez agir au nom des atomisés... Exiger la vengeance, ne laissez pas Myeko si seule... Bientôt vous aurez tous disparu. Les atomisés ne seront plus que de lointains fantoches... Mort, je ne sers à rien...

Yasuo. – Retournez à votre néant... Même s'il est vrai que vous êtes le reflet de mes questions irrésolues, même si la rancœur envenime parfois mes pensées, rien ne m'écartera du chemin que j'ai choisi de suivre. Je me battrai jusqu'à mon dernier souffle pour pacifier les Hibakushas, les exhorter au pardon, le seul acte qui nous sauvera.

Oppenheimer. – D'autres savants viendront, ils extirperont de leurs recherches des phénomènes plus calamiteux encore que le nucléaire. Agissez avant qu'il ne soit trop tard.

Yasuo. – Mourir par l'uranium, être emporté par un virus en folie, être fauché par les colères de la nature, ondes sismiques, grands froids, famines, cyclones, tsunamis... Quelle différence ?

SCÈNE IV

Myeko. – Le nom des physiciens et des chercheurs de Los Alamos est à jamais damné, ces noms traîneront à leur énoncé le parfum de la peste nucléaire. Le drame des atomistes est consommé... Celui des Hibakushas également... Il y aura toujours des victimes de la science. Raison pour laquelle il faut en finir. La puissance de feu des armées y suffira.

Yasuo. – Où es-tu, ma tendre rescapée des cendres ? Tu me manques...

Myeko. – Je suis là, Yasuo... Pourquoi cet affolement ?

Yasuo. – Dis-moi ce qu'il se passe. À quoi joues-tu ?

Myeko. – Il n'est pas question de jeu, Yasuo... Tu me connais, je n'ai pas l'âme d'une joueuse, la vie ne m'a pas appris la frivolité.

Yasuo. – Tu n'as plus confiance en moi, tu fuis.

Myeko. – Je ne fuis pas, j'ai toujours confiance en toi. Tu milites pour la paix... Je ne crois qu'à la guerre.

Yasuo. – On dit en ville que tu fais des discours à la radio, que tu harangues les foules. « *La pasionaria Myeko Nakazawa appelle à la révolte totale...* » Voilà ce que j'ai entendu.

Myeko. – Réveille-toi, Yasuo... Écoute, regarde... Depuis 45, j'ai vécu dans la tour d'ivoire de ma colère, de ma souffrance, de l'injustice que je croyais peser sur les seules épaules des Hibakushas... Le monde déborde d'Hibakushas, il ne cesse de vomir injustices et horreurs. Partout la même mélodie échappée de la gorge des victimes, la même extermination des innocents, le même viol des pauvres qui sont manipulés, utilisés, écrasés. J'ai été aveugle durant un demi-siècle.

Yasuo. – Je croyais que tu n'écoutais pas les bavardages avec l'Américain.

Myeko. – Je n'écoutais pas. Mais les mots se sont insinués en moi, ont révélé un désespoir profond qui couvait, que je n'ai jamais voulu voir... La nausée que m'inspire l'Homme.

Yasuo. – Voilà qui est plaisant à entendre.

Myeko. – Ça n'a rien à voir avec toi, mon frère. Tu étais et tu restes mon amour...

Yasuo. – Alors accompagne-moi sur le chemin de la paix.

Myeko. – Il est trop tard, Yasuo, la haine m'habite, une haine tranquille qui me permet de lutter pour la fin de l'humanité souffrante.

Yasuo. – Ma petite Myeko, que te dire pour te convaincre ? Connais-tu les risques de ton entreprise insensée ? Tu seras arrêtée, condamnée, jetée en prison.

Myeko. – Ça m'est égal... À mon âge... De toute façon, nous n'en avons plus pour longtemps. Je prie seulement pour que nous mourions ensemble.

Yasuo. – Après tant et tant de souffrance, tant de combats, le destin des parias sombre dans la terreur... Et moi qui rêve de paix.

*On entend à l'extérieur des exclamations,
bris de glace, hurlement des sirènes des
cars de police, un brouhaha de ville en
guerre.*

Myeko. – Yasuo, je serai toujours avec toi, mais le devoir appelle la rescapée des cendres. Il faut en finir...

Yasuo. – Myeko, ma rescapée des cendres, ne me laisse pas... La paix, seuls la paix et le pardon peuvent nous sauver.

Oppenheimer. – Le poète John Donne l'a écrit il y a plus de trois siècles : « *Tout est terminé, toute cohérence a disparu** ».

Noir final.

*Meride, Frasnè, Cernier, août 1995 - janvier
1997, La Chaux-de-Fonds, 2022 - 2023*

NOTICES

(se rapportent aux * dans les pages manuscrites)

p. 6 : Paroles d'Oppenheimer citées dans *Le Nouvel Observateur*, no 1601, 13-19 juillet 1995

p. 9 : Paroles qu'aurait prononcées K.-T. Bainbridge lors du premier essai de la bombe atomique dans le désert d'Alamogordo en juillet 1945

p. 10 : Robert-J. Oppenheimer in : « *Le Dossier Oppenheimer* », texte de Jean Vilar, Ed. Gonthier, 1965

p. 11 : Tiré de « La Bhagavad Gîtâ »

p. 18 : Tiré de « La Bhagavad Gîtâ »

p. 20 : Paul Verlaine

p. 22 : John Donne : « *Sonnets* »

p. 25 : Robert Oppenheimer in : « *Le Monde* », 29 avril 1958

p. 25 : Tiré de « La Bhagavad Gîtâ »

p. 28 : John Donne : « *Sonnets* »

BIBLIOGRAPHIE:

-
- *(Auto)critique de la science* : textes réunis par Alain Jaubert et Jean-Marc Lévy-Leblond, Le Seuil, 1975, 316 p.
 - Baker, John R. : *La science et l'état planifié*, Ed. Médicis, Coll. « Civilisation », 1946, 133 p.
 - *La Bhagavad Gîtâ*, Fayard, Coll. « Points - Sagesse », 1976, 188 p.
 - Born, Max : *La responsabilité du savant dans le monde moderne*, Ed. Payot, « Bibliothèque scientifique », 1967, 191 p.
 - Cohen, Samy: *La bombe atomique. La stratégie de l'épouvante*, Ed. Gallimard, Coll. « Découvertes » 248, 1995, 160 p. ill.
 - *Comment vivre demain ?* Rencontres internationales de Genève, avec Robert Oppenheimer, Raymond Cartier, Pierre Emmanuel... e.a., Ed. de La Baconnière, 1964.
 - Dürrenmatt, Friedrich : *Albert Einstein*, L'Aire, « Lettres universelles », 1982.
 - Dürrenmatt, Friedrich : *Conversations avec Heinz Ludwig Arnold*, Les Cahiers de la Gazette, 1993, 77 p.
 - Dürrenmatt, Friedrich : *Les Physiciens*, L'Âge d'Homme, « Poche suisse » 75, 1991, 99 p.
 - Einstein, Albert : *La géométrie de l'expérience*, Gauthier-Villars, 1921, 20 p.
 - Einstein, Albert : *Œuvres choisies*, t. 5 : Science, éthique, philosophie, Seuil - CNRS, 1991, 256 p.
 - Einstein, Albert : *Œuvres choisies*, t. 6 : Écrits politiques, Le Seuil-CNRS, 1991, 300 p.
 - Einstein, Albert; Born, Max : Born, Edwig : *Correspondance 1916-1955*, Le Seuil, 1972
 - *L'Ère atomique*, Ed. Girard, Coll. « La voix des poètes », no 4, 1954, 188 p. ill.
 - Fabre-Luce, Alfred : *L'histoire démaquillée* (avec en 4^e partie : *L'affaire Oppenheimer*), Laffont, 1967, 335 p.
 - Gigon, Fernand: *Apocalypse de l'atome*, Del Duca, 1958, 262 p. ill.

- Hachiya, Michihiko : *Le Journal d'Hiroshima, 6 août - 30 septembre 1945*, Albin Michel, 1957, 285 p. ill.
- Hersey, John : *Hiroshima*, Ed. Laffont, « Pavillons », 1947, 199 p.
- *Hiroshima 50 ans* : dirigé par Maya Morioka Todeschini, Ed. Autrement, Série « Mémoires » no 39, 1995, 240 p.
- *Hiroshima 20 ans après*. In : Europe no 495, juil. 1970, 267 p.
- Ibuse, Masuji : *Pluie noire*, roman, Ed. Gallimard, « Du monde entier », 1989, 309 p.
- Jungk, Robert : *Plus clair que mille soleils*, Arthaud, 1958, 320 p. ill.
- Oé, Kenzaburô : *Dites-nous comment survivre à notre folie*, nouvelles, Ed. Gallimard, « Du monde entier », 1994, 300 p.
- Oé, Kenzaburô : *Lettres aux années de nostalgie*, roman, Ed. Gallimard, « Du monde entier », 1994, 471 p.
- Oppenheimer, J.Robert : *La science et le bon sens*, Gallimard, 1955, 198 p.
- *Pika! Don ! La leçon d'Hiroshima*, sous la direction du Groupe du 6 août, Autrement - Ciel Ouvert, 1985, 160 p.
- Rival, Michel : *Robert Oppenheimer*, Ed. Flammarion, Coll. « Grandes Biographies », 293 p.
- Rouzé, Michel: *Oppenheimer*. Choix de textes, etc., Ed. Seghers, Coll. « Savants du monde entier » 7, 1962, 224 p. ill.
- Simon, Alfred : *Jean Vilar, qui êtes-vous ?* La Manufacture Ed., 1987, 288 p. ill.
- Vilar, Jean : *Le dossier Oppenheimer...*, Ed. Gonthier, 1965, 127 p.
- Weizsäcker, Carl-Friedrich von : *Physique atomique et philosophie*, Sorlot Ed., 1944, 39 p.

ATELIER GRAND CARGO

Cornes-Morel 13, 2300 La Chaux-de-Fonds - Suisse - www.cargo15.ch
collection le monde tel qu'il se raconte - mai 2023
impressum Bernadette Richard et Yves Robert

Oppenheimer. - Je ne vous ai jamais confié le drame des chercheurs, Yasuo... « L'un des caractères angoissants de la science est son irréversibilité ».

Yasuo. - Vous vous consolez à bon marché.